

vant Jeanne, contenait-il Micheline dans les limites d'une tendresse moins débordante. Mademoiselle Desvarennnes faisait honneur de cette réserve au tact et au bon ton du prince, sans se douter que ce qu'elle prenait pour la retenue de l'homme du monde n'était que la prudence de l'amant inquiet.

Jeanne endurait toutes les tortures de l'enfer. Trop orgueilleuse pour rien dire, après l'explication qu'elle avait eue avec Serge, trop éprise pour supporter d'un cœur impassible le spectacle de sa rivale, elle voyait approcher, avec une profonde horreur, l'instant où elle appartiendrait à l'homme qu'elle était résolue à épouser, mais qu'elle n'aimait pas. Elle avait eu un moment l'idée de rompre, et, ne pouvant être à celui qu'elle adorait, au moins, de se garder à elle-même. Mais la pensée de la lutte qu'il lui faudrait soutenir contre tous ceux qui l'entouraient l'arrêta. Que ferait-elle chez madame Desvarennnes ? Il lui faudrait assister aux épanchements de Serge et de Micheline. Elle aimait mieux quitter la maison. Au moins, avec Cayrol, elle s'éloignerait, elle serait libre, et peut-être l'estime qu'elle ne pouvait manquer d'avoir pour son mari lui tiendrait-elle lieu d'amour. Une tendresse filiale, fraternelle, une tendresse quelconque enfin, ferait illusion à ce pauvre homme, qui ne demandait qu'à tout accepter de Jeanne. Et elle n'aurait plus devant les yeux ce groupe tournoyant de Micheline et de Serge, se promenant autour de la pelouse, et disparaissant dans les sentiers étroits. Elle n'aurait plus dans l'oreille le boudonnement de leur causerie amoureuse.

Un soir, Serge, en arrivant dans le petit salon de la rue Saint-Dominique, trouva madame Desvarennnes toute seule. Elle avait sa mine grave des jours où il y avait une grosse affaire à lancer. Elle était debout devant la cheminée, les mains croisées derrière le dos, comme un homme. Visiblement, elle avait éloigné tout le monde. On entendait Cayrol, Micheline et Jeanne dans le jardin. Serge eut un froid au cœur. Il présentait une difficulté. Mais, décidé à tout pour faire disparaître l'obstacle, quel qu'il fût, il fit bonne contenance et salua madame Desvarennnes, sans que son visage trahît son inquiétude.

— Bonjour, prince, dit la patronne, vous êtes venu de bonne heure aujourd'hui, pas autant que Cayrol, il est vrai, mais maintenant Cayrol ne sait plus ce qu'il fait. Asseyez-vous ; nous avons à causer. Vous pensez bien qu'une fille comme mademoiselle Desvarennnes ne se marie pas sans que ses fiancailles fassent quelque bruit. Les langues marchent ferme, dans notre entourage, et les plumes aussi. On est venu me dire beaucoup de mal de vous, et j'ai reçu un joli lot de lettres anonymes sur votre compte.

Et comme Serge faisait un geste d'indignation.

— Ne vous faites pas d'émotion, continua la patronne, je n'ai pas écouté les bavardages et j'ai brûlé les lettres. Les uns disaient que vous étiez un homme dissolu, capable de tout pour arriver à votre but. Les autres insinuaient que vous n'étiez pas prince, que vous n'étiez pas Polonais, que vous étiez né aux Ternes d'un cocher russe et d'une couturière, que vous aviez vécu au crochets de mademoiselle Anne Monplaisir, l'étoile des *Variétés*, et que vous vous mariez pour payer vos dettes avec l'argent de ma fille.

Panine, pale comme un mort, se leva cette fois, et d'une voix étranglée :

— Madame ! s'écria-t-il...

— Asseyez-vous, mon cher enfant, interrompit la patronne, si je vous raconte ces choses, c'est que j'ai la preuve qu'elles ne sont pas vraies. Autrement, je ne me serais même pas donné la peine de causer avec vous ; je vous aurais consigné à ma porte, et tout aurait été dit. Certes, vous n'êtes pas un ange, mais les peccadilles que vous avez commises sont de celles qu'on pardonne à un fils, et qui, de la part d'un gendre, font sourire certaines mères.

Vous êtes prince, vous êtes beau, vous avez été aimé. Vous étiez garçon ; c'était votre affaire. Mais vous allez être, dans une dizaine de jours, le mari de ma fille, et il est nécessaire que nous prenions quelques dispositions. Or, je vous ai attendu pour vous parler de votre femme, de vous et de moi.

Ce que madame Desvarennnes venait de dire avait soulagé Serge d'un grand poids. Il se sentit tellement heureux qu'il résolut de tout faire pour que la mère de sa fiancée fût satisfaite :

— Parlez, madame, répondit-il, je vous écoute avec autant d'attention que de confiance, car de vous je ne puis rien attendre que de bon et de sensé.

La patronne sourit.

— Oh ! Je sais que vous avez la langue dorée, mon bel ami, mais je ne me paye pas de mots, moi, et je ne suis pas facile à enjôler.

— Ma foi, reprit Serge, je ne mettrai pas de malice à essayer de vous plaire ; je me contenterai d'y mettre beaucoup de cœur.

Le visage de madame Desvarennnes, à ces paroles, s'illumina subitement, comme un paysage marqué par la brume et que vient éclairer un rayon de soleil :

— Alors nous allons nous entendre tout de suite, dit-elle. Depuis quinze jours nous vivons dans les préparatifs du mariage ; nous n'avons pas pu parler raison. Du reste tout le monde divague ici. Ce pendant nous allons commencer une nouvelle existence, et je crois qu'il serait bon d'en poser les bases. J'ai l'air de rédiger un contrat, n'est-ce pas ? Que voulez-vous, c'est une vieille habitude de commerçante. J'aime à savoir où je vais.

— Je ne vois là rien que de très légitime. Je trouve même qu'en ne m'imposant pas vos conditions avant de donner votre consentement, vous avez agi avec une extrême délicatesse.

— Est-ce que cela vous a bien disposé pour moi ! Tant mieux ! dit la patronne. Car vous le savez, je dépends de ma fille qui va désormais dépendre de vous, et il est de mon intérêt de me mettre dans vos petits papiers.

En prononçant ces paroles avec une bonhomie enjouée, madame Desvarennnes avait un léger tremblement dans la voix. Elle se rendait compte de l'importance de la partie qu'elle jouait, et elle tenait à la gagner à tout prix.

— Voyez vous, continua-t-elle, je ne suis pas une femme commode. Je suis un peu despote, je le sais ; j'ai tellement pris l'habitude de commander depuis trente-cinq ans ! Les affaires étaient lourdes, et il fallait de la volonté. J'en ai eu. Et dame, le pli est pris. Aussi, cette diablerie de volonté, qui m'a si bien réussi dans mon commerce, j'ai peur qu'avec vous, elle ne me joue des tours. Ceux qui vivent autour de moi depuis longtemps savent que si j'ai la tête vive, j'ai bon cœur. Ils se plient à ma tyrannie ; mais vous, qui êtes nouveau dans la maison, comment allez-vous prendre ça ?

— Je ferai comme les autres, répondit Serge très simplement, je me laisserai mener, et avec joie. Pensez donc que je vis, depuis des années, sans famille, sans lien, à l'abandon. Et soyez sûre que toute chaîne me sera légère et douce qui m'attachera à quelqu'un et à quelque chose. Et puis franchement, dit-il en changeant de ton et en regardant madame Desvarennnes avec tendresse, si je ne faisais pas tout pour vous plaire, je serais bien ingrat.

— Oh ! s'écria madame Desvarennnes, ce n'est malheureusement pas une raison.

— En voulez-vous une meilleure ? reprit le jeune homme en donnant à sa voix si pénétrante tout le charme qu'elle pouvait avoir. Si je n'avais pas épousé votre fille pour elle-même, je crois que je l'aurais épousée à cause de vous.

Pour le coup, la patronne se dérida tout à fait. Et menaçant Serge du bout du doigt :

— Ah ! Polonais, dit-elle, gascon du Nord !

— Sérieusement, continua Serge, avant de savoir que je deviendrais votre gendre, je vous considérais comme une femme tout à fait hors ligne. A l'admiration que j'avais pour vos hautes capacités, joignez l'affection que m'a inspirée votre bonté, et vous comprendrez que je sois, à la fois, très heureux et très fier d'avoir une mère telle que vous.

Madame Desvarennnes regarda Panine attentivement ; elle le vit sincère. Alors, prenant son courage, elle aborda le point capital de cet entretien, le point auquel elle subordonnait tout.